

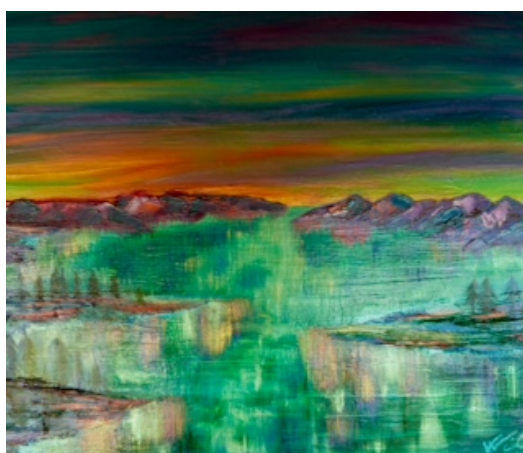
Les ateliers d'écriture

La plume interlude

... A la Galerie HUIT'YV ...

Atelier d'écriture :
« Au fil de l'eau »

A partir des œuvres de Catherine-Willie



Anahata est mort



Je venais de partout quand j'arrivai nulle part.
Des couleurs avaient disparu.

Je n'avais plus de sang dans le corps, plus de
rouge, plus de violet !

Je planais au-dessus d'un océan sans racines.
Une mer stérile sur laquelle flottaient des
pétales de cœurs, agonisants et verdâtres.

Le feu du soleil et, avec lui, ce sentiment de
liberté, s'éteignait peu à peu. J'avais raté le
dernier couché de soleil de mon existence.
Demain, ce que je suis n'existerait plus !

Une larme apparut et glissa sur ma joue. Elle
termina sa route à la commissure des lèvres.
Elle avait un goût inconnu, un goût très fade,
comme un goût déminéralisé.

Soudain la brise jusqu'alors silencieuse se mit à parler. Elle me murmura de vieux chants d'oiseaux que j'avais tant aimés. Des chants venus de l'ancien monde et qui faiblissaient dans un écho.

Malgré le vent, la mer ondulait à peine, presque paisible. Je devinai ses réminiscences d'odeurs d'iode. Une sueur aquatique peu à peu emplissait mes narines.

Je respirai alors à pleins poumons comme dans un dernier soupir. Et dans le reflet de l'eau, je vis mes yeux exorbités toucher les cœurs astraux avec l'espoir d'une seconde de plus, d'une autre histoire d'amour, d'une dernière goutte de vie !

Mais déjà mon cœur s'arrêtait.

Et mon corps s'effondra dans le sombre océan,

L'âme engloutie par le chagrin.

Pascal

Défier l'inconnu



Je suis cette femme qui a voulu braver les éléments, aller dans ces régions inhospitalières d'où la vie semble s'être retirée, où ne vont jamais que quelques hommes, les vrais, les durs, les baraqués – ou du moins ceux qui se croient tels. Je veux tout voir, tout connaître, tout maîtriser. Aller 20 000 lieues sous les mers, au sommet de l'Everest, au pôle nord et pourquoi pas au sud, au plus profond des déserts. Je ne supporte aucune limite.

C'est comme ça que j'ai démissionné de mon boulot, que j'ai vendu mon appart, que j'ai mis mes affaires au garde meuble. Et me voilà tout au nord de l'hémisphère nord, dans un lieu où la mer et la terre s'interpénètrent, où il fait nuit 18 heures par

jour, seule dans mon petit canoë en peau de phoque sur une étendue d'eau dont je ne sais si c'est un bras de mer ou un lac. Je me dis que, vu du ciel, le spectacle doit être époustoufflant. Enfin, quand on y voit quelque chose ! Déjà, ici, c'est complètement envoûtant : la nature est rude et parfois hostile, mais elle est tellement belle ! La brume, le vent, la pluie, le soleil produisent des décors en perpétuelle mutation.

En ce moment, la météo est clémente, il ne fait pas trop froid. Il faut dire que j'ai adopté la technique de l'oignon – plusieurs couches successives – et que je passe bien 10 minutes à m'habiller le matin. Seul mon visage ressent la griffure du blizzard. C'est à peine si j'entends son sifflement à travers mon bonnet et ma capuche. Au début, déstabilisée par le silence, j'ai essayé de rester tête nue pour percevoir le clapotis des avirons quand je rame, le bruit des bulles qui viennent crever à la surface, le claquement bref d'une mâchoire de poisson qui se referme sur un moustique. J'ai cru que j'allais perdre mes oreilles, des plaques de glace s'étaient formées sur les lobes. Je n'ai pas insisté. Mes lèvres sont gercées et me font mal. Quand je les lèche pour les humecter, elles ont un goût salé. Je leur applique une crème grasse mais rien n'y fait. J'essaie de les cacher sous ma grosse écharpe. Mes épaules sont endolories d'avoir manié la pagaie aussi longtemps. Et pourtant, je ne laisserais ma place pour rien au monde. Des lueurs vertes viennent d'apparaître à la surface de l'eau, des algues fluorescentes peut-être. Dans ce paysage fantasmagorique, il est facile de laisser son imagination vagabonder et d'y voir des elfes, prisonnières d'un quelconque Vulcain, qui cherchent à s'échapper. A l'horizon, le ciel qui touche l'eau prolonge cette atmosphère féerique. Un voile coloré où le jaune et le vert prédominent y esquisse des serpents, des dragons et mille autres créatures imaginaires. Hypnotisée, je contemple ce qui m'entourne.

« Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? », me demandaient mes amies. Pourquoi est-ce que les gens posent toujours des questions auxquelles je suis incapable de répondre ? J'avais envie d'y aller, j'y suis et je ne sais pas ce que je vais faire ... ce soir, demain, plus tard. Je ne sais pas si je vais supporter la solitude, l'obscurité presque permanente, le climat, la nourriture mais je sais qu'à la première occasion, je repartirai pour des contrées lointaines, loin des hordes de touristes, loin du confort des hôtels 3 étoiles, loin de... Pour le moment, je contemple le paysage qui s'offre à moi, je sens la « caresse » un peu vacharde du vent, j'essaie d'oublier l'odeur fétide qui s'échappe de l'onde. Je suis bien.

Danièle

Rêverie en paysage



Je ne sais pas si je me suis assoupie ou carrément endormie, mais dans ce laps de temps, j'ai vu clairement cette montagne qui, d'un seul coup, s'imposait à moi, telle une apparition.

En même temps, j'étais éblouie par des couleurs où dominaient le violet, le pourpre, l'orange, le rose et le jaune.

Mais ce qui me paraissait encore plus étonnant, c'est que cette montagne se reflétait exactement dans les eaux extrêmement calmes d'un lac... imaginaire ?

Et ce soleil, il était rond, blanc et derrière des nuages. Mais était-ce le soleil ou la lune ?

On aurait dit qu'on avait tiré un trait et que si l'on pliait le tableau, tout s'emboîtait en une parfaite symétrie.

C'était tout silencieux autour de moi, je n'entendais même pas un oiseau, ce qui me paraissait inquiétant mais d'un côté, une telle quiétude ne faisait pas de mal.

J'imaginai que ça sentait également comme une odeur de pureté.

J'aurais voulu toucher et goûter cette eau pour connaître sa texture, mais cela m'était impossible.

Mais si ! Je sentais qu'une goutte se posait sur ma bouche. Oh non ! C'était juste un rêve ! Et la pluie m'avait réveillée.

Quel paysage ma conscience avait-elle créé dans ce rêve ?

Claudine

Un coucher de soleil en cadeau



Quelle belle idée d'avoir loué cette maison en bord de mer.

Non seulement, j'en profitais un maximum mais chaque jour, à heure différente, des paysages magnifiques et variés s'offraient à moi.

Ce soir-là, j'étais tombée sur le plus beau coucher de soleil qu'il m'ait été donné de voir.

Devant moi, un festival de couleurs venait danser devant mes yeux. On avait

l'impression que le bleu dominait mais le rouge orangé voulait prendre le dessus et les couleurs se livraient à une véritable bataille.

Quelques nuages blancs flottaient au-dessus de cet espace.

Si j'avais eu un quelconque don pour la peinture, cela aurait donné un résultat époustouflant. Ou encore, avec un appareil photo sophistiqué.

Comme je me tenais sur la terrasse, je pouvais entendre les vagues qui se déchainaient et venaient se fracasser sur les rochers d'un bleu foncé.

Le vent soufflait également, se joignant à cette cacophonie aquatique.

Mon nez était titillé par l'odeur du sel marin ainsi que par les embruns. Je respirais l'iode à plein poumons et ressentis une sensation de fraîcheur.

Le sel venait se déposer sur mes lèvres en y laissant son amertume, et je sentais dans mes cheveux l'humidité de ce décor.

Par moment, le vent m'envoyait quelques gouttelettes qui venaient s'étaler sur ma peau et me faisaient frissonner.

Je ne lâchais pas ce paysage des yeux et m'en régalais.

Je ne voulais pour rien au monde quitter cet endroit et que le soleil ne se couche jamais. Mais il était déjà en train de mourir dans la mer.

Comme par magie, toutes ces images me donnaient l'impression d'être privilégiée par un tel spectacle et me transportaient vers des contrées lointaines et inconnues alors que je me trouvais juste dans le Midi de la France.

Claudine

Dérives, des rêves et des rives



Assis sur le rivage j'observe la Ligne d'horizon,
Virage incontournable, Ligne impalpable où se
confondent le ciel et la mer,
Elle m'invite à la recherche du sens de ma vie
Car, en panne des sens je cherche à avancer
Capitaine sans bateau, je navigue à vue, à bord
du Re(co)nnaissances
Je quitte un terrain connu, pour aller en terre
inconnue

Un non-sens ? Non...

Partir vers un Monde où l'on se passe des cartes, un monde sans logique

Je signe pour une longue dérive... sur la simple vision d'un rêve

Là-bas, je jetterais l'ancre, une encre poursuivant cette ligne de vie impalpable,

Re écrire le sens de ma vie, redécouvrir son essence

Accepter l'emprise des sens, refuser le pire des sens, l'empire du « sans »

Aborder le Sixième, un continent où je dois me vider de tout

Désapprendre, se laisser aller, découvrir la Vie, redécouvrir l'Envie

Au bout de cette dérive, mon corps sera jeté là, sur la rive

Sans re père, la mère se retire, la pesanteur est mienne, je me sens

M'agitant sur la grève, je perçois les frontières de mes extrêmes

Je suis à ce qui me touche, ce qui me touche est à moi

Le long de mes jambes, la mer me caresse par vague

Au rythme du ressac ; Fin de l'apesanteur,

De l'eau s'échappe de ma bouche, en reste le goût du sel, j'ai soif

Puis faim de cette senteur, le goût du sang

Un sens nouveau, une odeur de sucre, un suc de fleur

Tout s'enchaîne ou se déchaîne je ne sais plus

Invasion de vibrations, se crée un rythme, un tempo

Saccadé, régulier, apaisant, rassurant

Ce son je le reconnais, celui de mon cœur

Je veux en savoir plus, en voir plus

N'acceptant pas que mon moi, je veux connaître la vision de l'Uni vers...

M'apparaît l'image de cette ligne, l'horizon a reculé, le chemin reste à faire

Tout ça, pas pour rien, j'ai le sentiment d'avoir acquis, plutôt que conquis, un sens nouveau

L'intuition, un regard sur ce qui :

Ni ne se voit ni ne se sent, ne s'entend pas,

N'a ni goût ni d'odeur

Regarder au-delà, savoir sans preuve, la certitude que c'est sûrement vrai, sans pouvoir le prouver

Un peu comme le sentiment d'Aimer

Philippe

« Il n'y a de science qu'avec l'intuition et la déduction ».

René Descartes ; Règles pour la direction de l'esprit (1629)

« On ne va jamais aussi loin que lorsque l'on ne sait pas où l'on va »

« On ne traverse pas l'océan, si l'on craint de ne plus voir le rivage »

Christophe Colomb, Dérivant en pleine mer... le 11 Octobre 1492

Le retour à la terre



Je suis arrivé au bout du monde.

Je l'ai souhaité, je l'ai réalisé.

Face à moi, des montagnes bleutées, un ciel aux couleurs énigmatiques qui se reflètent dans une mer calme, encastrée par les montagnes.

De là où je suis, j'entends le clapotis de cette mer emprisonnée. Comme si elle cherchait la sortie. Mais pour moi, c'est ici la sortie, ou l'entrée plutôt.

J'ai trouvé ce que je cherchais.

Je suis seul au monde. Pour de vrai cette fois. Pas juste cette sensation qui m'habite habituellement chaque jour, alors que je suis entouré de tant de monde.

Je suis seul au monde. Je suis en haut du monde. Je suis au bout du monde. Je suis libre.

Je pousse un long cri. Il se répercute sur les montagnes, il se déplace. Je l'entends tout en le suivant des yeux, en même temps qu'il touche la première montagne, qui le renvoie à la montagne d'en face, qui le renvoie à... Il n'est plus qu'un murmure quand il arrive à l'autre bout de la vallée.

Je dénude mes pieds douloureux d'avoir tant péleriné. Chaque os, chaque muscle se fait sentir. Je pose mes pieds sur ce sol sableux, et la douleur disparaît. Je suis en communion avec la nature.

Le retour à la terre, le retour aux origines.

Je prends le sable meuble entre mes mains. J'en fais défiler entre mes doigts des filets. Il me ressource, me donne son énergie. Une forte odeur en ressort, comme si remuer cette terre restée inerte tant d'années la réveillait d'un long sommeil... presque une métaphore de moi-même.

Cette terre immuable, seul témoin de la vie qui passe. Elle me remet à ma place.

Une légère brise effleure mes doigts, et emmène quelques grains jusqu'à ma bouche entrouverte. Le sel envahit mon palais. Je ne cherche pas à recracher ces grains, je fais union avec eux.

Un aigle au loin pousse un long cri qui se répercute lui aussi d'une montagne à l'autre. La nature à l'état sauvage.

Je me sens appartenir à quelque chose. Je me sens faire partie d'un tout.

Ici, maintenant, je me sens vivant comme jamais.

Raphaël